

et la rue

le choeur

**DES SLOGANS**  
**DES TITRES**  
**DES CITATIONS**  
**QUI SONT DES LIENS**



NE PAS VOULOIR DIRE  
 NE PAS SAVOIR CE QU'ON VEUT DIRE  
 NE PAS POUVOIR CE QU'ON CROIT QU'ON VEUT DIRE  
 ET TOUJOURS DIRE OU PRESQUE VOILA CE QU'IL IMPORTE  
 DE NE PAS PERDRE DE VUE  
 DANS LA CHALEUR DE LA REDACTION  
 S. BECKETT

LE DOCUMENTAIRE C'EST-CE QUI ARRIVE AUX AUTRES  
 JLG

LA FICTION C'EST-CE QUI M'ARRIVE A MOI



**HEINER MÜLLER**

- 1 — Puis-je déposer mon cœur à vos pieds.
  - 2 — Si vous ne salissez pas le plancher.
  - 1 — Mon cœur est propre.
  - 2 — C'est ce que nous verrons.
  - 1 — Je n'arrive pas à le sortir.
  - 2 — Voulez-vous que je vous aide.
  - 1 — Si ça ne vous ennue pas.
  - 2 — C'est un plaisir pour moi.
- Moi non plus je n'arrive pas à le sortir.

PIÈCE DE CŒUR

**DIDI-HUBERMAN**

L'image de pensée est, souvent, quelque chose de très simple ou de très « mineur », voire minuscule, qui nous frappe par son intensité concrète, immédiate et symptomatique à la fois. Il arrive que l'on comprenne soudain que c'est la façon même dont le monde tout entier respire au lieu précis de cette petite étrangeté. Benjamin nommait cela, après Goethe, un « phénomène originaire » : un événement sensible diffusant, depuis sa simplicité ou sa pauvreté mêmes, toute la loi du monde comme il va.



4.13.5. Commençons plutôt par éclater le pronom *nous* comme on dissèque une grenouille.

**«Toi aussi, tu as des armes»**

*Astronomiques assertions*

6.11. Disséquer *nous*, vérifier des formules, relever les contextes (quitte à finir dos au mur).

- 1 — *pleurniche.*
- 2 — Je m'en vais procéder à l'extraction. Sinon pourquoi aurais-je un canif. Il n'y en a pas pour longtemps. Travailler et ne pas désespérer. Bon, eh bien le voilà. Mais C'est une brique. Votre cœur C'est une brique.
- 1 — Oui, mais il ne bat que pour vous.



# FAIRE SENS



4.9. Dire que la question de la communauté est au travail *d'abord* en littérature (Romantisme d'Iéna) et que, de ce fait, la littérature a toujours *un temps d'avance*, c'est pousser mémé dans les orties.

# PAS DE PREMEDITATION





## L'intime ?

Je suis celui qui ne se nomme qu'au travers langage des autres. S'il y a langage, c'est que ce qui parle ne disparaît ni n'apparaît comme tel avec ce qu'il dit. Sa langue était là, bien avant lui et s'y est placée bien après lui. Tel qu'il est, il se trouve, soudain placé en pleine histoire, au milieu des autres, au sein d'un creux qui ne fut pas encore occupé en tant qu'il est le sien et pour cette raison donne lieu au langage. J'occupe une place qui jusque-là n'existe pas, en tant que mienne, d'une manière ou d'une autre. *Je parle, mais ne peux me dire.* L'étonnant est bien dans cette rencontre entre le plus intime (soi) et le plus anonyme (le langage). Je n'ai pu m'exprimer que ce qui appartient à tout le monde, ce qui, à la fois, prouve que je suis homme, que je suis comme tout le monde et que je ne puis rien dire par le langage de mon être-moi, comme si le langage avait pour fonction de parler de tout, mais de celui qui le parle. L'extraordinaire aventure du langage est bien là, dans le choc entre le plus intime et le plus anonyme.

Seule l'impropriété du langage à mon intimité rend compte. Seul l'absolu anonymat du langage de tout le monde préserve mon être-moi. Ce qui me sauve, c'est d'être indémontrable tout comme le langage lui-même. J'ai beau répéter ma phrase

Georges-Arthur Goldschmidt

# À l'insu de Babel

*La parole d'avant de parler*

25

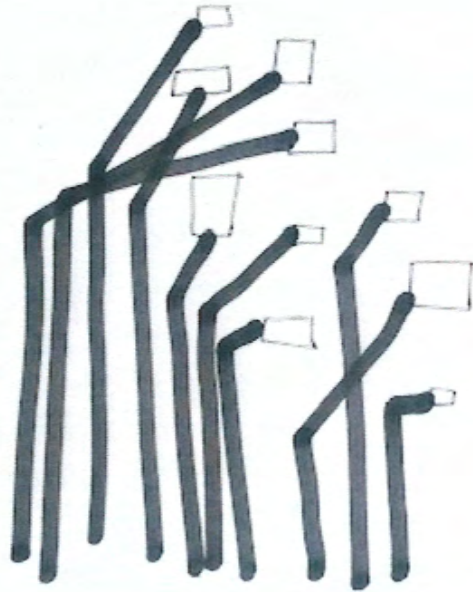
elle n'en restera pas moins cette phrase. Seule la traduction peut vérifier son contenu. Je peux exécuter matériellement ce que dit la langue : « prends la chaise » et je prends la chaise, mais je ne peux pas par la langue me faire entendre autrement. Je ne dispose pas d'autres moyens, mais rien ne me garantit que je me fasse comprendre. Or la traduction justement, met en clair, selon un autre système de signes conventionnels (tout en le manquant dans une certaine mesure), ce vouloir dire. Je peux faire vérifier ma traduction par d'autres.



L'autre langue me confirme la mienne. Ce sont les autres qui me donnent mon nom et qui me nomment, en tant que tel, je ne me nomme pas, je me reconnais sans qu'on me nomme, je me sais sans mon nom, mais je ne sais mon nom que parce qu'on me nomme. Comme l'écrivait en 1911, le grand poète allemand Christian Morgenstern, l'un des ancêtres méconnus du surréalisme : « *Qui donc s'appelle ? On le nomme*<sup>3</sup>. » Ce qu'on dénomme précède la dénomination mais n'apparaît qu'avec elle.



# AMBIGUITES PRECISES



**INTERROMPRE**

4.9.1. Il ne faudrait pas confondre la bouteille à la mer de Mandelstam avec une bouée de sauvetage.





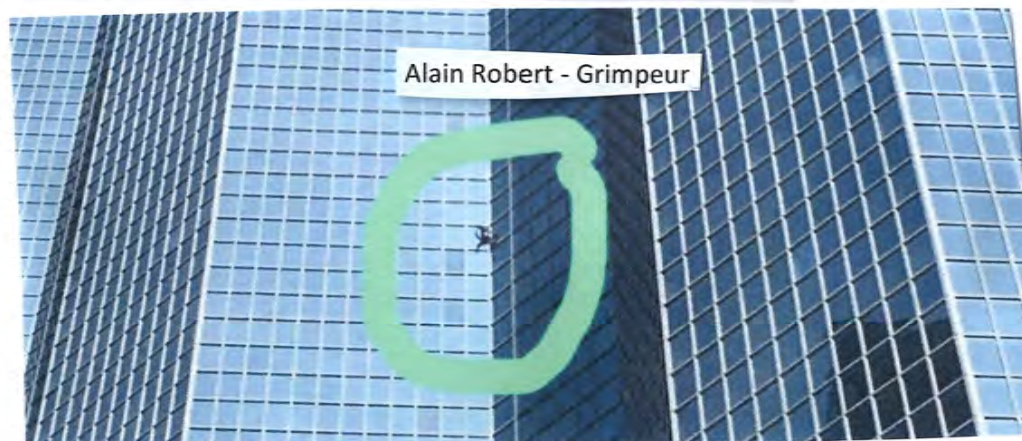
« Depuis le début du projet, en 1992, je procède toujours de la même façon. J'arrive dans une ville, je me mets en quête de la rue ou la place principale, et parmi la masse, j'essaie de distinguer un thème - un vêtement, un accessoire particulier. Puis je me mets à prendre en photo tous ceux qui véhiculent ce thème, jamais plus de deux heures consécutives. » Parmi les nombreux thèmes popularisés par la mode de masse, j'ai demandé à Hans s'il y en avait un qui, selon lui, caractérisait le plus l'époque dans laquelle nous vivons. « Je dirais, les T-shirts à messages. Je trouve intéressante cette explosion du texte dans l'habillement. Il n'est plus question d'être beau ou séduisant, mais de dire, sans ambages : *je cherche l'amour*. Ça a quelque chose à voir avec Internet ; l'image des gens sur les réseaux sociaux est désormais plus importante que celle qu'ils se donnent dans la vie de tous les jours. » Quoiqu'hilarant, le projet d'Eijkelboom est également une démonstration de tendresse pour *les gens* en général - ceux qui passent sur les grands axes des grandes villes occidentales aux heures de pointe. « La compassion et l'amour sont la base de mon projet. J'ai essayé de penser à cette question qui revient sans cesse dans la tête des gens : "J'ai beau être un individu, à quel point suis-je simplement une extension de la culture dans laquelle je vis ?" »



Un des grimpeurs les plus expérimentés de la planète, gravit des tours parmi les plus hautes, et les plus difficiles d'accès, celles de firmes les plus puissantes au monde. Sans sécurité, ni autorisations (ce qui lui a valu d'être radié de la sécurité sociale, et interdit de séjour dans certains pays), il se retrouve plusieurs fois en prison. Après plusieurs chutes, des médecins l'estiment invalide à 70%, on lui assure qu'il ne pourra plus grimper après une chute de 15 mètres, il fait mentir le pronostic en s'entraînant à nouveau jusqu'à en devenir plus fort encore.

Il continue ses exploits à travers le monde, considéré comme surhumain pour ceux qui l'observent d'en bas et qui ne connaissent pas son handicap ; ses multiples fractures aux poignets, aux coudes, et ses vertiges dus à une oreille interne défaillante sont -pour le commun des mortels -des alliés impensables pour gravir et atteindre le sommet de ces monstres verticaux.

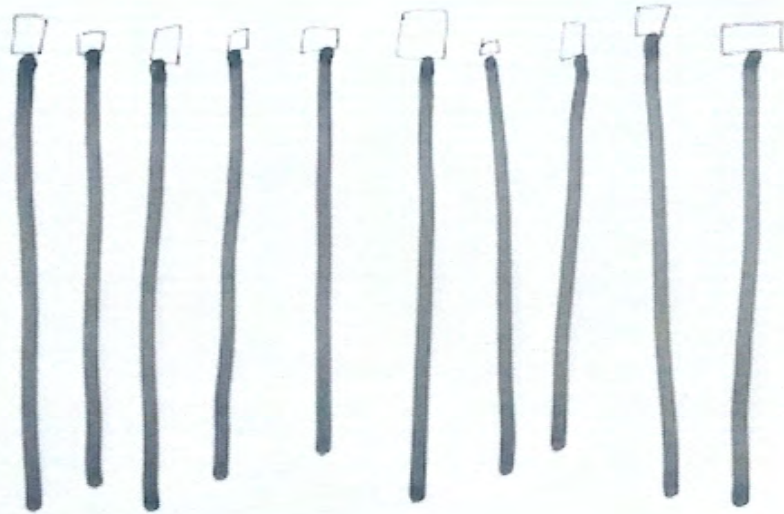
Alain Robert tourne en dérision la course au gigantisme des fiertés financière et grimpe libre pour la vie.





# TRACES D'ÉVÉNEMENT

## PERCER UN TROU



4.10. Résumé de l'article *Critique des nous*, rédigé pour les Cahiers Critiques de Poésie n° 22 :

① premièrement, dans *la communauté désœuvrée* (1983), le *nous*, rare, vient le plus souvent résoudre un paragraphe, sautant des difficultés

de pensée induites par la rhétorique du sublime à une résolution communautaire, à venir, sans mention d'insurrection ; ce *nous* conclut le texte.

② Deuxièmement, un *nous* sensiblement identique est repris dix ans plus tard par Jean-Marie Gleize, assorti de reprises de *phrases de lutte*, poétiquement intégré en un régime sourdement sublime, ou sublime en sourdine (au sens de la réflexion rhétorique menée quinze ans plus tôt).

③ Troisièmement, un *nous*, qui me paraît être un *nous tous* (du péquin au poéticien, voire à l'humanité extra-terrestre), délesté de sublime, est proposé, textes ou paratexte, dans les livres publiés aux Questions Théoriques.



Qu'est ce qui permet à un groupe militant de fonctionner ? Comment se prémunir des pièges susceptibles d'entraver son devenir, des impasses dans lesquelles risquent de s'engager les subjectivités qui s'y nouent ? Envisageant les groupes comme des écosystèmes aussi riches que fragiles, David Vercauteren traque les impensés qui hantent les collectifs lorsqu'ils se concentrent exclusivement sur leurs domaines d'intervention ou leurs objectifs macropolitiques.

À travers l'analyse d'une série de « situations-problèmes », il élabore un ensemble d'outils théoriques visant à nourrir l'émergence de nouvelles formes d'organisations politiques, à distance des habitudes psychologisantes, replis identitaires et autres passions tristes liées à l'héritage de la forme parti et du mouvement ouvrier. Ce faisant, il invite les groupes contemporains à développer un savoir nomade des processus et des conjonctures à même de nourrir une « culture des précédents » qui les renforce, tout en maintenant intact le désir d'expérimentation qu'ils manifestent.

1 Notre problème est donc de deux ordres : d'abord, continuer à penser la politique<sup>18</sup> et ses modalités d'interventions à partir d'une situation ; ensuite, expérimenter des formes d'agencement collectif. Ces deux aspects sont intimement liés. Mais il se fait que dans ce rapport, le premier aspect va largement dominer le second. Ou pour le dire autrement, le second n'existera qu'à partir de la place que lui confèrera le premier. Par exemple, au cours des interventions publiques, nous cherchons à expérimenter des formes d'agencement collectif et cependant notre manière de nous organiser en interne reste très « moderne ». Peu, voire pas de pensée sur le processus du groupe ; il fonctionne comme on a toujours fait : naturellement. Étrange schizophrénie. On a beau savoir que la nature est infectée de pollution et que la condition de la pensée n'est pas naturelle, pourtant, de cette pollution et de cette

2

3 En attendant donc, et à force de délaissier la pensée au profit du naturel, il nous arrive ce qui doit arriver dans ces cas-là : on s'embourbe. Rien de très fâcheux. On s'entend suffisamment bien pour ne pas trop s'engueuler. On rencontre seulement cette vieille histoire d'un tissage d'expériences accumulées et pas trop réfléchies qui finissent par s'entrelacer et par former une sacrée boule de nœuds. Celle-ci, à mesure que le temps passe, réduit ses mailles et commence à produire un sentiment d'étouffement. On essaie bien à ce moment-là de parler ensemble. Mais chaque sujet de discussion nous emmêle dans d'autres débats. On n'y arrive pas. On s'énerve face à cette impuissance à se comprendre, on se tait, on reste là, bêtes par rapport à ce qui nous arrive et on en conclut que « tout cela » est en définitive bien trop complexe. On tente alors de faire autrement, de prendre des résolutions, de changer telle ou telle chose. On y croit. À force de volonté, on veut forcer le destin. Mais la volonté est une bien faible force en comparaison de celles que mobilisent les habitudes. Celles-ci, les « bonnes vieilles », ont une intelligence surnoise. Elles se dissimulent pour mieux refaire surface, elles se cachent en dessous de la table en attendant de pouvoir s'y réinstaller quand la bonne volonté sera fatiguée.

## Micropolitiques des groupes

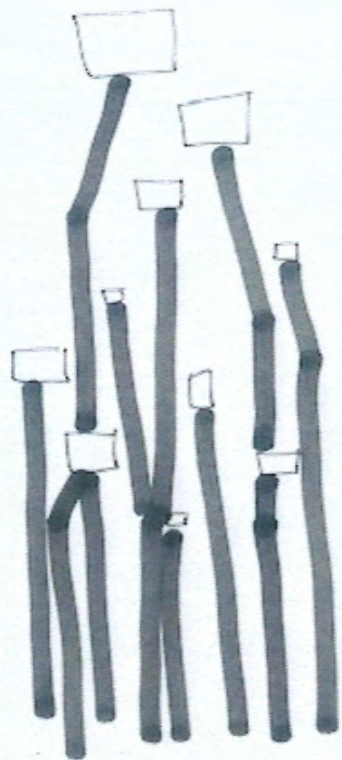
Pour une écologie des pratiques collectives

condition, on n'en fait rien<sup>19</sup>. Schizophrénie aussi dans le fait qu'il ne nous viendrait pas à l'esprit de penser la politique et les rapports sociaux d'un point de vue naturaliste. On aurait même tendance à qualifier de réactionnaire cette pensée qui conçoit la société à partir d'un ordre naturel des choses. Mais bizarrement une partie de nos pratiques collectives s'organisent implicitement à partir de postulats issus de ces pensées. Cela devient embêtant de le dire mais croire qu'il suffit d'un peu de bonne volonté ou d'être naturel pour faire un groupe, voire un monde plus juste, c'est comme dire à un ouvrier d'aller pisser devant la porte de son patron pour que cesse l'exploitation. |

David Vercauteren



# REEL - PRECIEUX - PRECAIRE



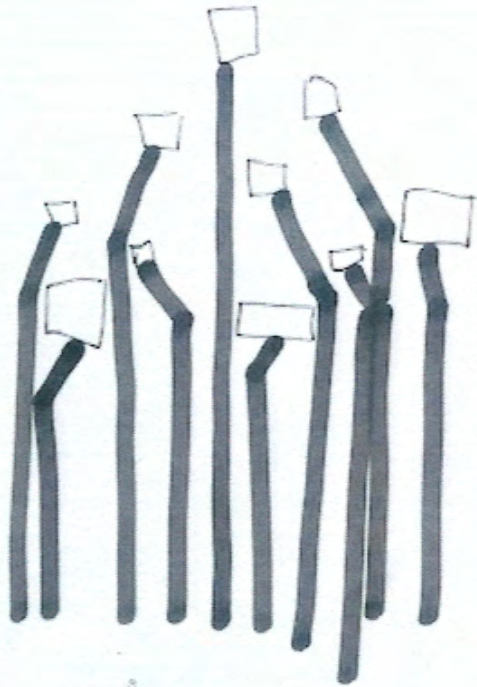
4.11. Sentiez-vous la pression du *nous*?



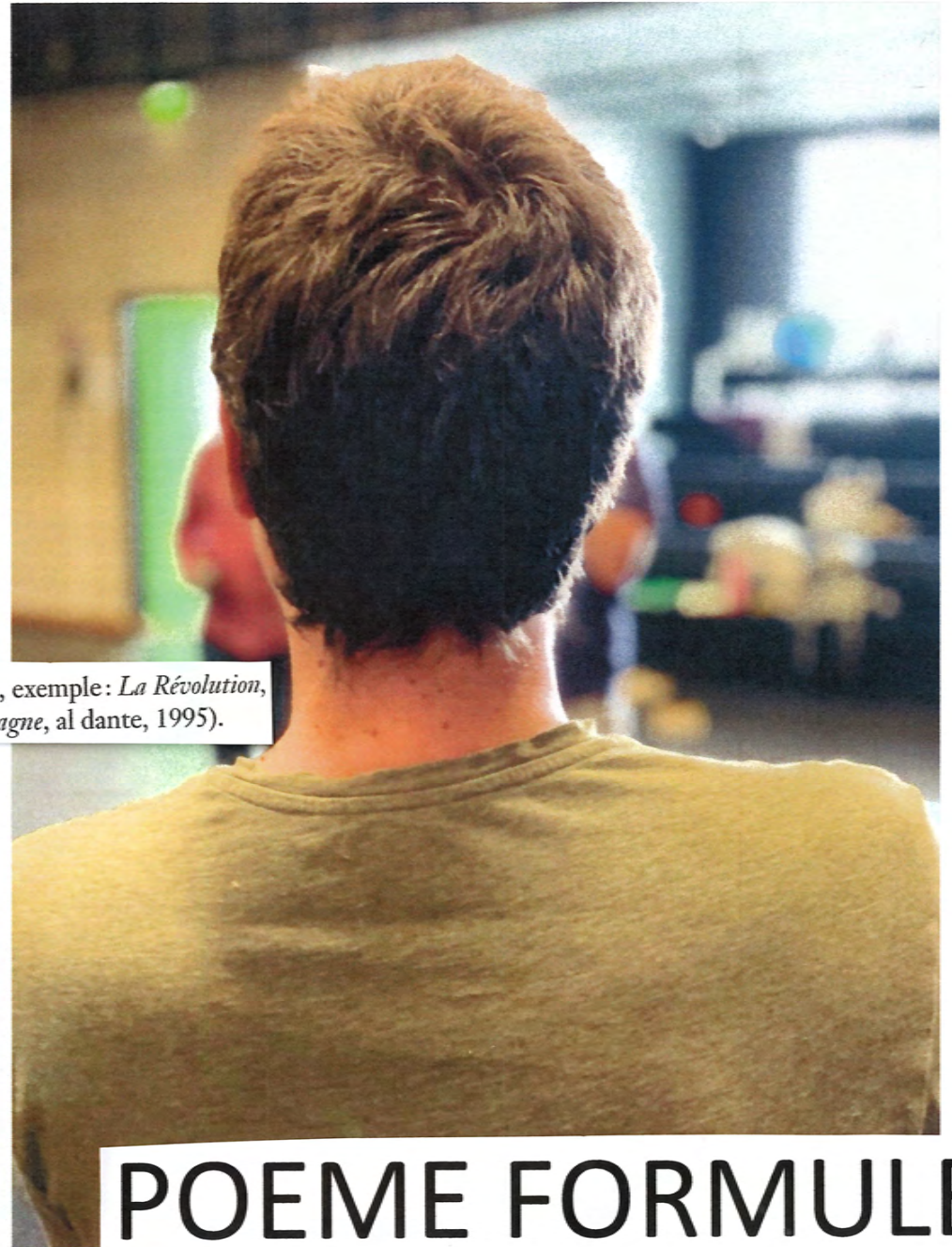
LIMITE DE  
PERCEPTIBILITE



# LUMIERE



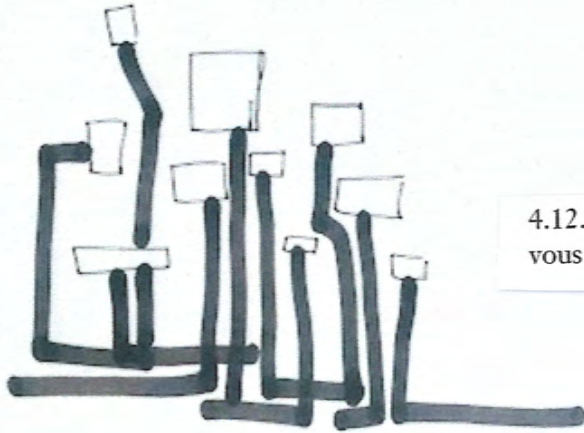
4.10.1. *phrases de lutte*, exemple: *La Révolution, c'est nous.* (*La nudité gagne*, al dante, 1995).



# POEME FORMULE

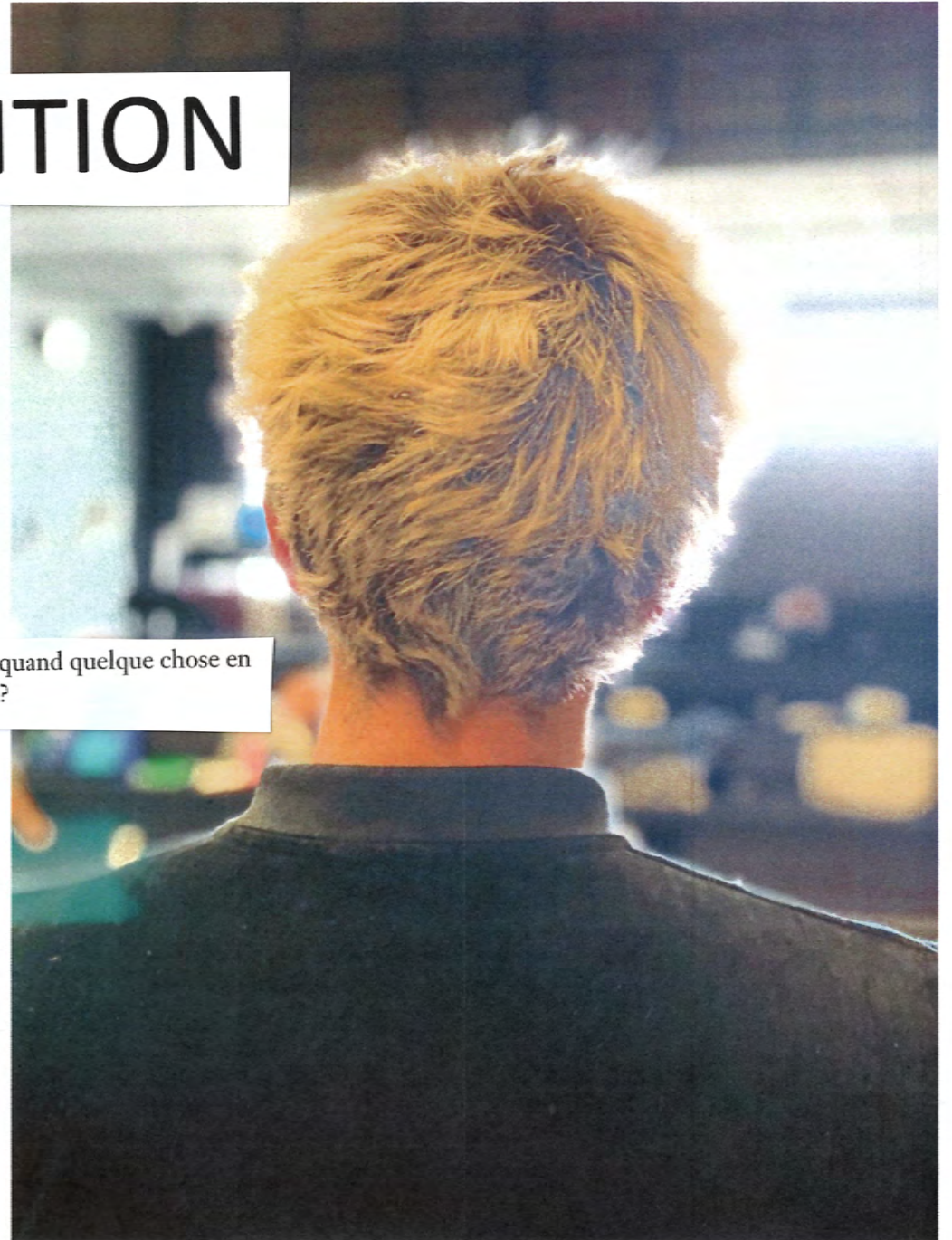


# NON-INTENTION



4.12. Que faisiez-vous quand quelque chose en vous résistait à ce *nous*?

**DYNAMIQUE**  
**FORCE**  
**MOUVEMENT**

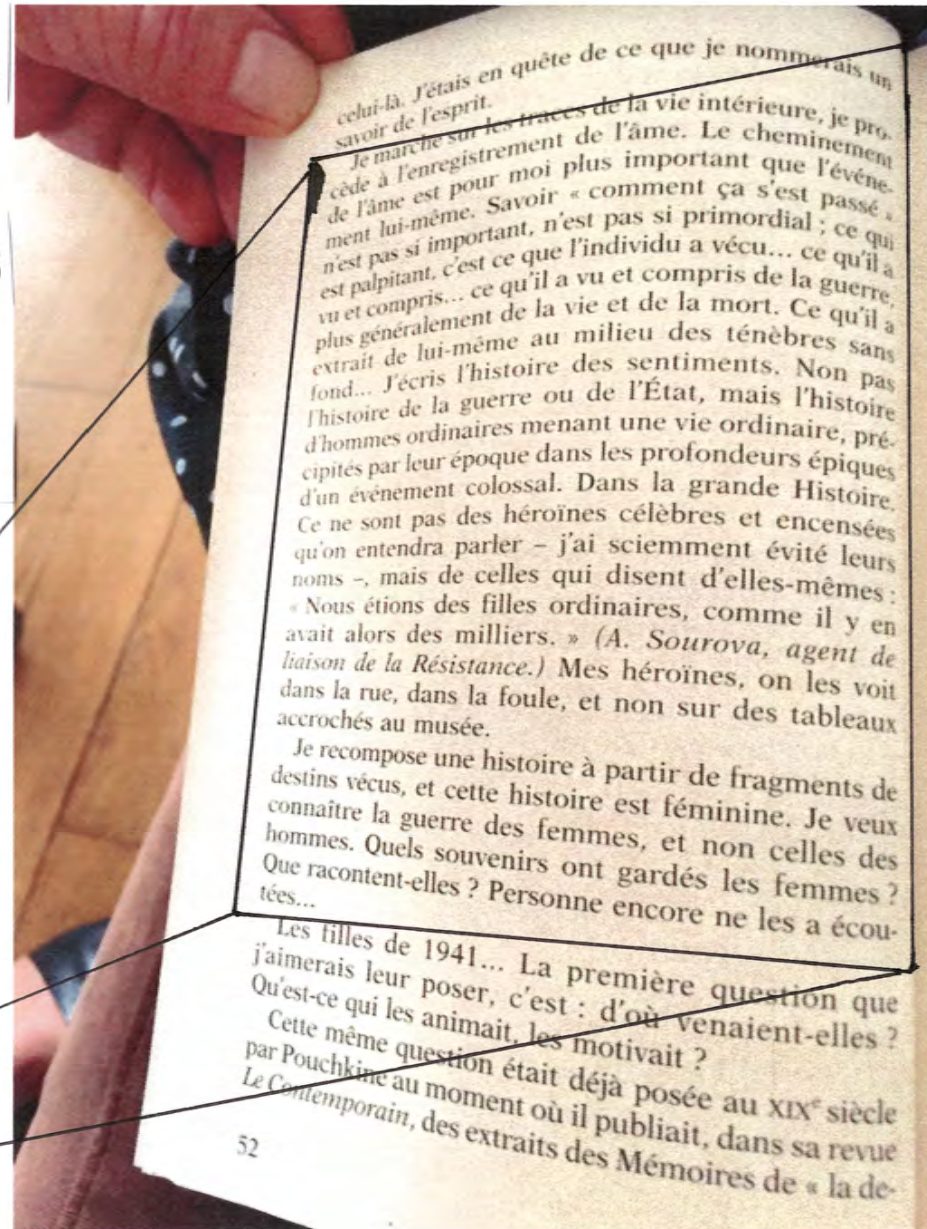




JE MARCHE  
JE MARCHE

SUR LES TRACES  
SUR LES TRACES

DE LA VIE INTERIEURE  
DE LA VIE INTERIEURE

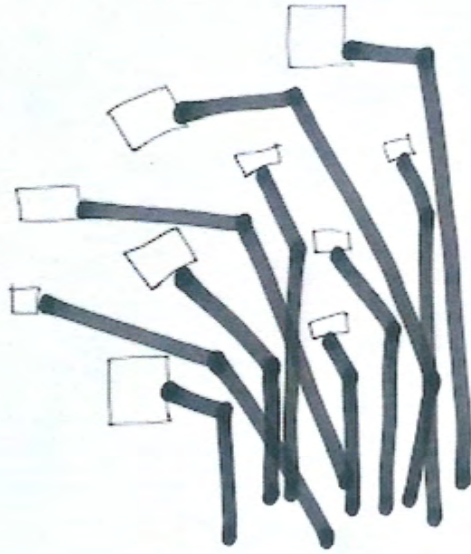


Svetlana Alexievitch

" La guerre n'a pas un visage de femme "



# IMAGE SANS REFERENCE



4.13. Vous demandiez-vous si ce *nous* était *inclusif* ou *exclusif*? Ou était-il de toute manière, quoi qu'il en soit, sans latitude, *inclusif* (ceux qui ne sont pas avec nous sont contre nous)?



## AFFIRMATION MANIFESTE



PAR LE

« Ecrire une espérance par le prisme du nous. »

Et l'espoir commence déjà là...

Ambitieuse écriture, espoir d'y parvenir...

Espoir qui coupe les pattes... Que dire ?

Déjà, un « prisme » c'est emmerdant parce que le prisme ne peut que disperser la lumière, et pas la concentrer, alors déjà qu'on a des problèmes de concentration...

Evitons les prismes, fuyons-les !

On ne sera peut-être pas des grands phares, guidant l'humanité dans le noir, mais au moins des bougies les uns pour les autres.

On est des souffleurs de feuilles

On s'époumone contre le vent

qui, toujours plein d'orgueil,

les repousse sous les pieds des passants.

PRISME

On nous a parlé de la chute, de la dégringolade collective... On nous a parlé de l'escalade de la violence, des réactions en chaîne... Il paraît que les ailes des papillons du Brésil font des tornades au Texas. Ils appellent ça la théorie du Chaos et mettent des trompettes sourdes quand ils le disent en grimaçant.

Et alors ?

Chez les grecs « Chaos », le chaos, était une entité primordiale d'où était né l'univers tout entier !

Le chaos comme origine, comme espoir primitif... C'est pas mal non plus, et pas besoin de trompettes ! Nous, on le dit avec le sexe ondulant de nos gros saxophones, et ça les fait rougir ! Et si les battements d'ailes des papillons sont si puissants, arrêtons d'en avoir peur ! Profitons-en : soyons niais et mouillons-y des baisers à offrir aux Texans. « Le nez de Cléopâtre, s'il eût été plus court, toute la face de la terre en aurait été changée » rêve Pascal, perdu dans ses Pensées. Mais il ne nous dit pas que le monde aurait été pire.

Prenons des risques ! Rabotons lui son nez, juste pour voir...

Nous nous levons fébrilement dans les dépouilles grouillantes de nos ancêtres muets. Nous portons fièrement leurs histoires et leurs paroles sans échos, comme des étendards qui dessine l'horizon à l'encre de l'écume du passé. Certains tendent les bras en avant, les autres regardent par dessus leur épaule, mais pas sous les pieds, droit dans ce présent sous nos semelles qui nous soutient ou nous supporte. Et puis le vent souffle sur le présent qui devient vieux en un tour de passe-passe. Alors « les autres » le voient par dessus l'épaule mais déjà l'image mousse et se déforme... On cligne des yeux pour prendre des clichés, on demande des jumelles aux balcons et, déjà, on veut rembobiner.

N'abandonnons pas notre présent, c'est lui qui nous héberge.

C'est parce que ce présent est fuyant et impalpable, parce qu'il est mouvant et trop rapide pour être véritablement suivi qu'il sera créateur et ne nous laissera pas en repos. Nous serons brisés sans doute par la fatigue du « encore », par l'acharnement qui fait perdre l'origine. Mais le puzzle de nos morceaux sera riche et la reconstruction plus belle encore.

On est des souffleurs de feuilles

On s'époumone contre le vent

qui, toujours plein d'orgueil,

les repousse sous les pieds des passants.

Notre destin, s'il existe, est écrit à l'encre sympathique, prudent et fragile. Nous ne sommes pas curieux de le chauffer, nous brandissons plutôt nos marqueurs pour raturer des « peut-être » impertinents. Et si ceux-là se perdent, nous en aurons simplement d'autres. Faisons des rêves qui piétinent l'oisiveté du bout du pied.

On est des souffleurs de feuilles

On s'époumone contre le vent

qui, toujours plein d'orgueil,

les repousse sous les pieds des passants.

Et puis, qu'importe les feuilles.

Qu'elles restent sous nos pieds.

DE NOUS



**ANGELA**

**DAVIS**

**ANGELA**

**DAVIS**



constitue l'horizon. « Si on s'organise, qu'on rassemble révolutionnaire dont le socialisme dans le mouvement des Noirs doit s'insérer il faut résister. La lutte de libération des Noirs est une histoire de la combativité, L'histoire du peuple noir aux Etats-Unis est une histoire de la combativité, les gens au-delà des barrières raciales, nationales, si l'on s'unit et qu'on se bat : on peut gagner. »

née dans une famille afro-américaine du quartier surnommé « Dynamite Hill » à Birmingham dans l'Alabama

Son engagement militant date du lycée. Elle refuse la méthode consistant à exacerber les antagonismes entre Noirs et Blancs dans le but de provoquer des soulèvements spontanés similaires à ceux de Watts de Detroit dans lesquels certaines organisations voyaient les prémices d'un soulèvement généralisé du peuple afro-américain.

Par sa propre expérience de femme noire et communiste, Angela Davis n'a eu de cesse d'être confrontée aux différentes formes d'oppressions qui façonnent nos sociétés. Son parcours

tant intellectuel que politique demeure traversé de contradictions

par cette question : qu'est-ce que la liberté ?

Angela Davis souligne avec l'engagement qu'on lui connaît les contradictions d'une société néolibérale qui exalte la liberté tout en renforçant l'oppression contre les immigrés, les afro-américains, les femmes et la classe ouvrière.

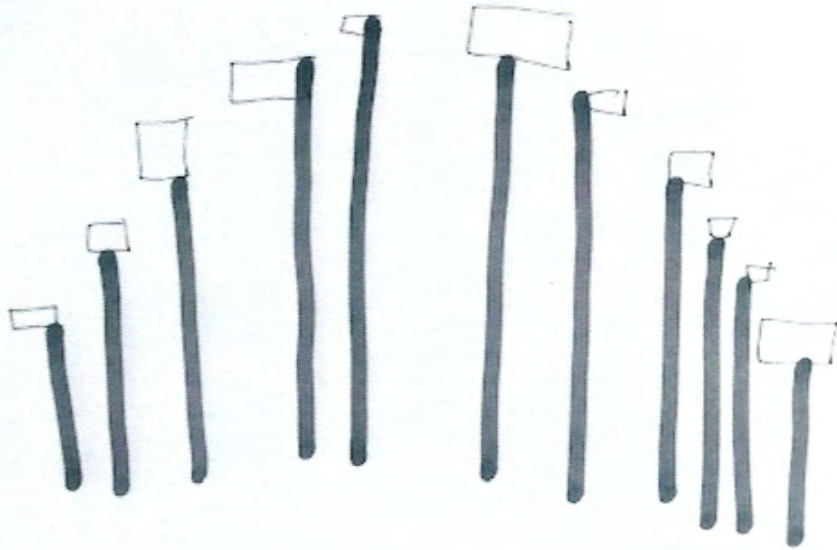
Nous, tous et toutes engagés dans le combat féministe, nous sommes tous et toutes engagés dans le combat féministe.

**ANGELA DAVIS**

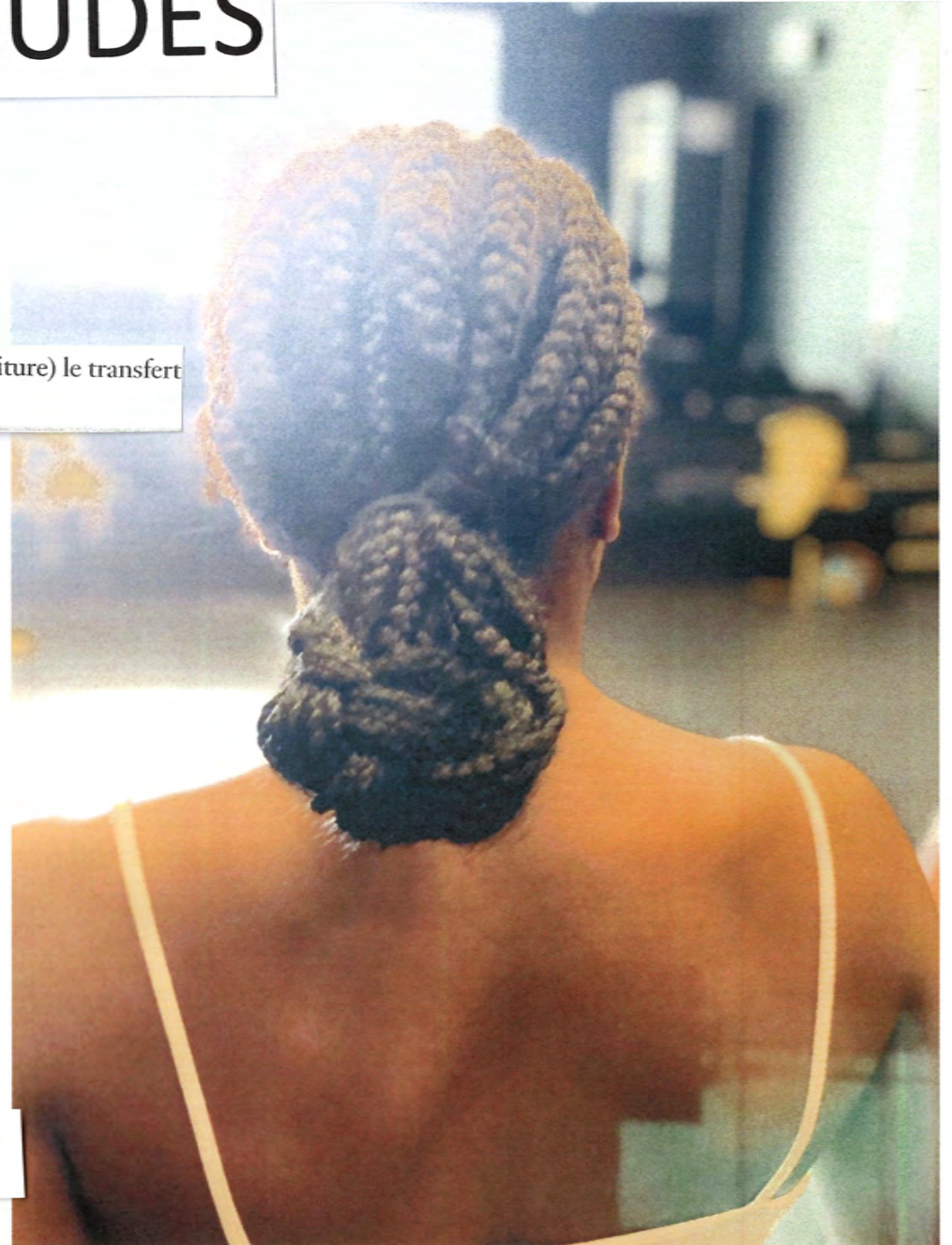


# AMPLITUDES

8.3. Que fait à l'écrivain (à l'écriture) le transfert de la posture du militant?

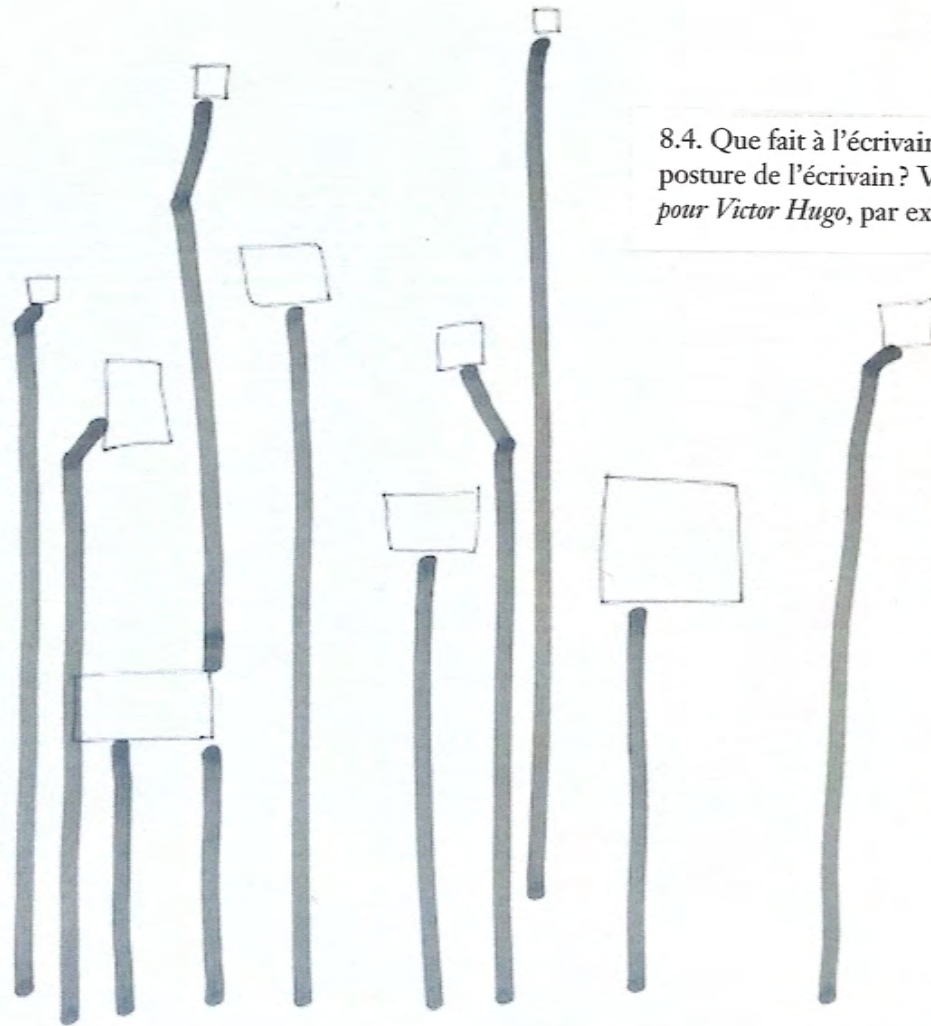


**MARQUE - SIGNE - LIEN**





# SINGULIER PLURIEL



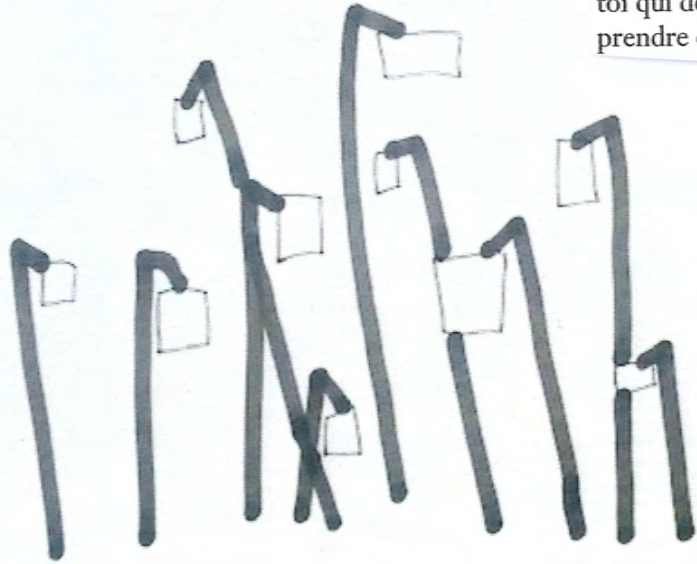
8.4. Que fait à l'écrivain le transfert de la posture de l'écrivain? Victor Hugo *se prenant pour Victor Hugo*, par exemple.



**SUPPORT QUI MARQUE LE  
NOUS**



4.13.1. Il y a des langues (le samoan, par exemple) où le nous inclusif (celui qui t'embarque) est distinct du nous exclusif (celui qui te rejette). Le français est ambigu, ie. : c'est toi qui décides, toi qui sais – tu n'as qu'à t'en prendre qu'à toi-même.



**EFFICACE INCLUSIF**



**QUI TIENT DEBOUT**



**CHANTAL**

**AKERMAN**

**JEANNE DIELMAN**

**JE FAIS DE L'ART AVEC DES FEMMES QUI FONT LA VAISSELLE**





# et la rue le chœur

le journal

EXTENSION DU PROJET LE CHOEUR

Mise en scène **Fanny de Chaillé** d'après le texte de **Pierre Alferi**

Assistant **Christophe Ives**

Rédaction journal **Grégoire Monsaingeon**

Réalisation son et radio **Manuel Coursin**

Interprétation / rédaction

la promotion 2020 des « Talents Adami Théâtre »

**Marius Barthaux**

**Marie-Fleur Behlow**

**Rémy Bret**

**Adrien Ciambarella**

**Maud Cosset-Chéneau**

**Malo Martin**

**Polina Panassenko**

**Tom Verschueren**

**Margot Viala**

**Valentine Vittoz**

Production Association Display ; Adami ; Festival d'Automne à Paris **Coproduction et accueil en résidence** CN D Centre National de la Danse

En collaboration avec l'Atelier de Paris / Centre de développement chorégraphique national **et l'aide de** la Cité International des Arts

retrouvez la radio là : <https://www.fannydechaille.fr>

et là :

